



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 80



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://membres.lycos.fr/la442rue/>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

ELWIN (Bad Siam Cat)

Patrice LAPEROUSE

Benny GORDINI

Big fuck :

BEIJING 2008 (sportsmen love dictators)

Dimanche 3 aout 2008 ; 19:06:14 (tibetan time)

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe.

Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triagefm.fr>

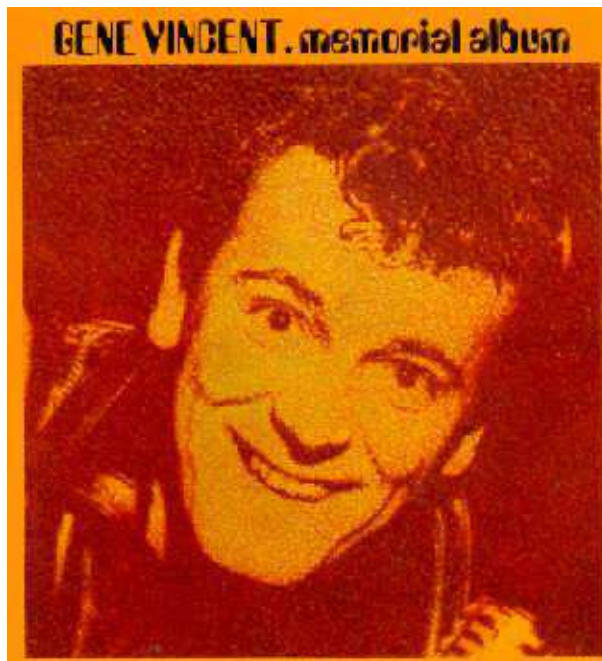
Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



Gene VINCENT : Memorial album (CD, Magic Records - www.magic-records.com)

Dès le "Weeeeell !!!" d'introduction de "Be bop a lula" le ton est donné. Gene Vincent reste l'un des pionniers du rock'n'roll parmi les plus populaires, surtout en France, son pays d'adoption (faut dire qu'on a toujours eu un faible pour les artistes maudits et les martyrs, il n'en fallait pas plus pour trouver en Gene Vincent le digne héritier des Villon, Rimbaud et autres Van Gogh). Cette compilation, conçue comme le "Memorial album" consacré à Eddie Cochran après la mort de ce dernier, se veut un hommage déferent à celui qui nous a quitté en 1971, miné par l'alcool, la douleur physique d'une jambe qui lui faisait souffrir le martyr après un accident de moto et l'accident de taxi qui coûta la vie à Cochran, et la double douleur morale d'avoir vu partir quelques-uns de ses amis proches et d'avoir connu une vie sentimentale pour le moins cahotique. Préfiguration, avec Vince Taylor, de ces losers magnifiques qui peupleront les chroniques rock'n'rolliennes des années 70 jusqu'à aujourd'hui, Gene Vincent restera définitivement dans l'imagerie populaire comme ce chanteur charismatique tout de cuir noir vêtu qui chantait le rock'n'roll comme d'autres chantent le gospel ou l'opéra, avec ferveur, foi et sincérité non feintes, accroché à son micro comme le naufragé à sa planche, en quête d'un salut et d'une rédemption qui resteront à jamais hors d'atteinte. A partir de 1956, avec ses Blue Caps, Gene Vincent, en direct des studios Capitol de Los Angeles (il est né et mort en Californie), va écrire un chapitre entier de l'histoire du rock'n'roll. Les 28 titres de cette compilation, tous enregistrés entre 1956 et 1959, en sont un résumé flamboyant et ardent. "Be bop a lula", "Race with the devil", "Say mama", "Frankie and Johnnie", "Ready teddy", "Cat man" (personnellement l'un de mes morceaux préférés de tous les temps), "Bop street", "Maybellene" (la reprise de Chuck Berry), "Blue jean bop", "Jump back, honey, jump back", "Woman love", "Rollin' Danny", "Baby blue", "Red blue jeans and a pony tail", "Lotta lovin'", la liste fait largement office de best of imparable et incontournable. Chaque écoute des chansons de Gene Vincent nous fait prendre conscience de l'évidente modernité de ses enregistrements qui, au-delà de la vague rockabilly-rock'n'roll de la fin des 50's, s'inscrivent de manière indélébile dans l'histoire de la musique populaire nord-américaine de ce dernier demi-siècle... et probablement de quelques décennies encore à venir. Loin des enregistrements bruts et toujours profondément empreints de l'esprit du blues et de la country qui prenaient forme dans le sud (Memphis entre autres), le son de Gene Vincent, comme de son frère d'armes Cochran, lui aussi basé en Californie, est étonnamment clair dans son approche pourtant drastiquement électrique et énergique. Derrière Gene Vincent les Blue Caps jouent comme si la guérison de leur épilepsie chronique en dépendait, alignant riffs éloquentes (Cliff Gallup en guitariste inspiré), rythmiques sans complaisance et arrangements, vocaux notamment, qui préfigurent déjà ce que seront les groupes de surf quelques années plus tard. Dans les studios spacieux de Capitol on est à des années-lumière du son grumeleux du placard à balais de Sun, ce qui n'empêche évidemment pas cette bande

d'énergumènes passablement énervés d'explorer toutes les possibilités du courant alternatif qui électrise leurs guitares et leurs amplis. Et au-dessus de tout ça surnage la voix lumineuse et expressive de Gene. Malgré la qualité chirurgicale du remastering (soulignons une fois encore le remarquable travail de Magic Records en la matière) on ne perd rien de la spontanéité des enregistrements originaux (on a toujours, notamment, ce soufflé qui s'est incrusté dans les bandes originales, souffle sans lequel on ne saurait rien de la chaleur des enregistrements analogiques de l'époque). Le disque se clôt sur 2 morceaux live, probablement captés dans les mêmes eaux, même si le son paraît étonnamment "propre" eu égard aux performances du matériel disponible, "Be bop a lula" et le "Whole lotta shakin' goin' on" tout juste popularisé par Jerry Lee Lewis. Ils sont nombreux à s'être inspirés de Gene Vincent au fil des années, d'Eddy Mitchell à Alice Cooper, en passant par Vince Taylor ou Jeff Beck, et ce à des degrés divers, sans parler de Wanda Jackson qui l'a longtemps cotoyé chez Capitol et en qui on a pu voir une version féminine de l'ange noir, mais il est un fait certain, c'est que personne n'a réellement pu le plagier, à l'inverse de Chuck Berry, de Jerry Lee ou d'Elvis, preuve s'il en est que le bonhomme avait su créer un son et une image uniques. Alors, même si on a déjà entendu mille fois la plupart des titres de ce disque, une mille et unième ne sera jamais de trop.



KUNG FU GARAGE Volume 1 (CD, La Clak - laclak@hotmail.fr)

Y a deux types de compil régionales. Y a les pompes à subvention qui ne présentent bien souvent aucun intérêt, fourre-tout bordéliques de groupes qui n'ont absolument rien à voir entre eux, et, en général, largement phagocytées par les clowns tristes du rock dit festif ou par les rappeurs avides de fric facile et de succès putassier. Et puis y a les trucs qui, parce que faits par des passionnés, présentent un peu plus d'unité et, surtout, d'intérêt musical, puisant dans un vivier nettement plus rock'n'roll, même s'il faut prendre ce mot dans son acception la plus générique possible. Ainsi ce premier volume de "Kung Fu Garage". Kung Fu parce que, dans le tas, doit bien y avoir un ou deux zigotos qui ont dû faire judo ou karaté en premier sport dans leur prime enfance (c'est bien, ça permet d'avoir des ceintures de toutes les couleurs dans son armoire, et ça autorise une certaine inconscience quand il s'agit d'aller soulever la meuf du rocky-armoire à glace de la cité voisine, clé au bras contre chaîne de vélo, ça peut s'équilibrer... sauf quand on tire dans la catégorie super-mini-mouche et que l'autre a été champion de boxe super-lourd dans le 93... mais bon, qui ne tente rien...). Et Garage parce que c'est souvent dans le luxe confortable de ce réduit à cambouis que se décide de l'avenir mondial du groupe qu'on vient de décider de monter, avec quelques potes qui savent à peine aligner un accord, un soir d'anniversaire largement arrosé au picon-vodka. Et le picon-vodka, surtout chambré à 35°, ça a toujours vachement aidé à refaire le monde... Et puis, même les Stones, doit bien y avoir eu un moment dans leur vie où ils ne savaient pas jouer non plus, hein ? Genre entre la naissance et l'âge de 2 ans et demi, non ? Pour ce qui est du kung fu je ne sais pas si nos lascars ont fait des progrès depuis les quelques lignes ci-dessus. Pour ce qui est du garage on ne peut pas nier que chacun a quand même largement appris à maîtriser ses pulsions rock'n'rolliennes en même temps que son instrument de travail, au point d'être suffisamment sûr de lui pour coucher quelques notes sur bande et, conséquemment, nous en faire profiter via cette petite galette qui, pour être sans prétention, n'en est pas moins de bonne tenue

général. Personne ne met ses doigts dans le nez, personne ne va se servir dans le frigo sans avoir demandé la permission, personne ne met les mains aux fesses de personne... en public du moins, parce que, après, dans l'intimité du local de répétition chacun fait bien ce qu'il veut avec ses petits doigts boudinés, encore que la logique voudrait que ces derniers soient plutôt posés sur la corde de mi que sur le string de ce putain de chanteur qu'arrête pas de se trémousser devant son micro. Bref, plutôt que de nous occuper de la vie sexuelle du musicien rock dans son milieu naturel, penchons-nous donc sur le résultat de toutes ces agitations électriques. Premier constat, ils sont 13 groupes (déjà un bon point avec ce chiffre hautement symbolique) originaires de la région Rhone-Alpes (en gros un axe Lyon-Chambéry pour les maniaques de la géographie). Second constat c'est plutôt énervé dans l'ensemble, ce qui ne peut que réjouir nos sens déjà tout émoussés. Troisième constat... Y en a pas, vu que chacun donne dans un style un poil différent du voisin de sillon. Y a les adeptes du punk franco-ai avec textes rigolo-dadaïstes sur fond de solitude binaire (Le Réparateur, Alawanegaine), y a les fervents d'un bon gros rock'n'roll top fuel qui ne connaît que deux positions sur l'ampli, tout à fond et tout dans le rouge (Wradio Wreckers, Bad Siam Cat, Shoot The Dogz !), y a les djeuns qui ont décidé que le punk c'est peut-être bien mais que si on met un peu de core dedans c'est quand même vachement mieux (Nobodycare, Nichiel's, Crappy Stuff, Monaco Monaco), y a les ceusses, plus sportifs que les autres, qui ont suffisamment de souffle pour crachouiller dans quelques tuyaux de cuivre (Motocross), et puis y a les gisquettes qui ne laissent pas leur part aux mecs, parité nom de dieu et planquez les bijoux de famille (Decibelles, Divine Rolex). Alors c'est vrai que j'ai pas entendu l'ombre d'une esquisse d'un Bruce Lee sous amphét là-dedans, pas plus que je n'y ai trouvé la moindre trace de pur garage millésimé, n'empêche que ça charcle quand même sévère tout ça. Après, on n'est pas obligé de tout aimer, le rock'n'roll c'est comme les épinards ou les brocolis, y a les accros et y a les dubitatifs, mais au moins on a tout sous la main pour se faire son opinion.

The BRIGGS : Come all you madmen (CD, Side One Dummy Records - www.sideonedummy.com)

Toute ressemblance avec un certain rock largement mâtiné d'influence celtique made in Boston ne serait certainement pas fortuite. Même si le groupe a vu le jour à l'autre bout des USA, Los Angeles plus précisément, sont quand même tombés dans cette marmite en ébullition qui fait qu'un certain pan du punk-rock américain va puiser ses racines dans la communauté irlandaise, l'une des plus importantes du pays. Je ne suis pourtant pas sûr que les frères LaRocca, avec un blase pareil, aient ne serait-ce que l'orteil d'un aïeul qui ait un jour posé le pied dans les champs de trèfle irlandais. Ça ne fait rien, ça n'empêche pas les Briggs de faire comme si... et de bien le faire. A moins que ce ne soit à force de tourner avec des gangs comme Flogging Molly ou les Dropkick Murphys qui leur a fait adopter un folklore qui n'était pas le leur au départ. Parce que le punk-rock des lascars lorgne fichtrement vers la côte est, non sans aligner, au passage, d'évidents hommages au Clash. Bref, vous l'aurez compris, le bouzin n'a pas grand-chose de l'esprit californien. Faut dire que pour faire plus authentique the Briggs se sont entourés de quelques bostoniens bon teint, à commencer par le producteur du disque, Joe Gittleman, ci-devant bassiste des Mighty Mighty Bosstones (sans parler d'une apparition de Dickey Barrett, lui aussi membre des précurseurs du ska-punk), ou Ken Casey, le bassiste des Dropkick Murphys qui vient pousser quelques vocalises sur "Madmen", le titre d'ouverture. Là, évidemment, ça calme. Dans le genre bonnes fées qui viennent se pencher sur votre berceau on peut trouver largement pire. Et puisqu'on est au rayon des invités, signalons aussi la présence de Brian Baker, légendaire guitariste de Circle Jerks et Bad Religion, qui se fend de 2 solos tranchants comme des scalpels. Et puis on va peut-être s'arrêter là, c'est déjà pas mal. Faudrait pas non plus que les guest-stars fassent oublier que the Briggs se suffisent aussi à eux-mêmes, capables qu'ils sont d'écrire de foutus morceaux plein de bière, de choeurs hooligans et de virile camaraderie. D'accord, doivent salement dénoter dans le paysage angeleno, mais ça ne doit pas trop leur peser vu qu'ils ont aujourd'hui largement dépassé, en notoriété, les frontières de l'état. Les gonzes sont des bouffeurs de kilomètres invétérés, ils ont même écrit ce disque sur la route, pendant une tournée avec les Dropkick justement, ce qui explique probablement pourquoi l'adrénaline coule à flot, pourquoi la sueur dégouline de partout, et pourquoi chaque titre flirte en permanence avec l'équilibre précaire de la vie sur la route, sans pourtant jamais se prendre les pieds dans les jacks qui traînent un peu partout. Mission menée à bien avec l'assurance téméraire de ceux qui ne doutent de rien. La meilleure façon de marcher c'est de regarder droit devant soi, sans jeter ne serait-ce qu'un coup d'oeil du côté du précipice, fût-il celui, tout relatif, qui est juste devant la scène.

MR. IRISH BASTARD : The bastard brotherhood (CD, Reedo Records - [www.reedo-records.com/Rough Trade](http://www.reedo-records.com/Rough%20Trade))

Ben ça alors ! Sont pourtant tout ce qu'il y a de plus allemands Mr. Irish Bastard. Et au lieu de nous délivrer un punk bavarois des familles, ils ont décidé, par quelque mystérieuse et impénétrable voie, de faire dans le punk celtique. Ou alors ce sont les vertus des correspondances scolaires qui ont influencé le cours des événements, à moins que ce ne soit la découverte imbibée du sourire si romantique de Shane McGowan et des Pogues qui a décidé de faire basculer leur destin vers des chemins moins bien balisés, en apparence. Honnêtement, si on ne sait pas que cette joyeuse bande est teutonne on pourrait largement s'y tromper tant tout ce petit monde maîtrise son sujet, sa Guinness ou son flûtiau. Flogging Molly ou les Dropkick Murphys ne sont jamais bien loin, bien planqués backstage, et s'amusant de voir leurs cousins germains (facile celle-là :-)) se réapproprier une musique qui a bien dû, à un moment ou à un autre, transiter par les épaisses forêts germaniques, si l'on considère que même les celtes, au cours de leur histoire, en venant d'Europe centrale, sont forcément passés par là pour rejoindre leurs îles préférées. Je sais, d'un strict point de vue scientifique la théorie est douteuse, mais d'un point de vue plus artistique on peut s'autoriser toutes les fantaisies et hypothèses que l'on veut. Mais après tout, l'origine du groupe est-elle si importante dans l'affaire ? N'est-il pas plus essentiel de considérer que nos lascars s'y entendent parfaitement à marier leur punk énergisant aux mélodies celtes non moins festives et roboratives ? Une stout reste une stout, où qu'elle soit tirée... et bue, surtout.



The GASLIGHT ANTHEM : The '59 sound (CD, Side One Dummy Records)

C'est sûr que quand on est né dans le New Jersey ces 35 dernières années, il doit être difficile de ne pas avoir été élevé par les chansons de Bruce Springsteen, l'enfant du pays pour ceux qui ne le sauraient pas encore, et de ne pas subir son influence plus ou moins pregnant quand on décide de faire de la musique son passe-temps favori, voire carrément son métier. Et c'est peu de dire que Brian Fallon, le chanteur de Gaslight Anthem (je vous le donne en mille, le groupe vient du New Jersey, étonnant non ?), a dû beaucoup écouté le Boss dans sa prime enfance et sa tendre adolescence tant la ressemblance vocale est étonnante. Mais ça ne s'arrête pas là, parce que, si Gaslight Anthem revendique son indéniable affiliation au punk, il y a quand même aussi beaucoup de ce rock'n'roll bien roots et bien classiquement américain dans sa musique, notamment dans la construction des morceaux qui sont loin des 2 accords de base déclinés à l'infini dans n'importe quel brulot punk qui se respecte. On se retrouve ici avec des musiciens qui ont longuement planché sur les tenants et les aboutissants de ce qui fait l'essence même de ce rock'n'roll si efficace et si authentique. Qu'ils aient ensuite accéléré le processus, qu'ils aient poussé les amplis à fond, et qu'ils aient décidé que l'énergie primerait sur le reste ne change rien à l'affaire, ce n'est définitivement pas du street-punk que nous balancent the Gaslight Anthem, mais quelque chose de plus élaboré, de plus apte à réconcilier les générations autour de quelques grands principes essentiels, fédérateurs et générateurs de plaisirs simples et purs. Pas un hasard non plus si le titre de ce disque fait référence à une année inscrite au patrimoine mondial du rock'n'roll, même si pas forcément pour une raison très joyeuse, à savoir la première véritable tragédie qu'ait connu ce courant à peine balbutiant, la mort de Buddy Holly, Richie Valens et le Big Bopper. Depuis ce triste jour d'hiver les rock-stars ont vécu une histoire d'amour plutôt tragique avec leurs moyens de locomotion. The Gaslight Anthem n'en sont pas là, heureusement pour eux, et pour nous, ça nous permet au moins de nous rafraîchir les neurones avec ces quelques belles tranches de rock'n'roll punchy juteuses à souhait.

TOXIC CANDY BARS : Mao was a punk (CD, Zigouiz Records - www.myspace.com/toxiccandybars)

Moi je vous le dis tout net, un groupe qui vénère Traci Lords ne peut pas être foncièrement mauvais. D'ailleurs si Sarko avait si bon goût qu'on veut bien le dire, c'est la belle Traci qu'il aurait essayé de sauter, et pas cette pétasse fadasse de Carla. Et puisqu'on parle de dictateurs, voilà que les Toxic Candy Bars pratiquent le révisionnisme à outrance en prétendant, preuve à l'appui, y a une photo, que Mao était punk. Aye carumba ! J'avais pas vu ça comme ça... En tout cas sa révolution culturelle punk ne lui a pas survécu, c'est le moins que l'on puisse dire. Parce que les dirigeants chinois d'aujourd'hui, dans le genre punk... on a fait mieux, nazi-punk à la rigueur, y en a aussi, hélas ! Mais bon, c'est pas parce que Mao portait une crête (y a une photo que je vous dis) qu'on doit se dispenser, fut-ce à des milliers de kilomètres de Pékin (pardon, Beijing, pour faire dans le linguistiquement correct), de propager la bonne parole punk. Comme ces jeunes branleurs de Toxic Candy Bars qui nous font un pop-punk vachement garagiste au niveau du vécu. Petits cousins béret-baguette des Screaching Weasels ils en ont la consistance du propos, et le j'm'en-foutisme de l'accord binaire. C'est enregistré dans la cuisine (pour ne pas dire dans le frigo), c'est primitif et primaire comme un groupe de néanderthaliens inventant la bourrée glacière, c'est à la limite de l'incontinence électrique (largement au-dessus du 220, qu'il s'agisse de km/h ou de volts), bref c'est essentiel à la bonne compréhension d'un monde où Mao fait figure de grand perturbateur éclairé. Et les Toxic Candy Bars de nous offrir son petit disque rouge en pâture. A apprendre par coeur pour les prochains jeux olympiques, ce sera toujours plus intéressant que cette mascarade sportivo-capitaliste.

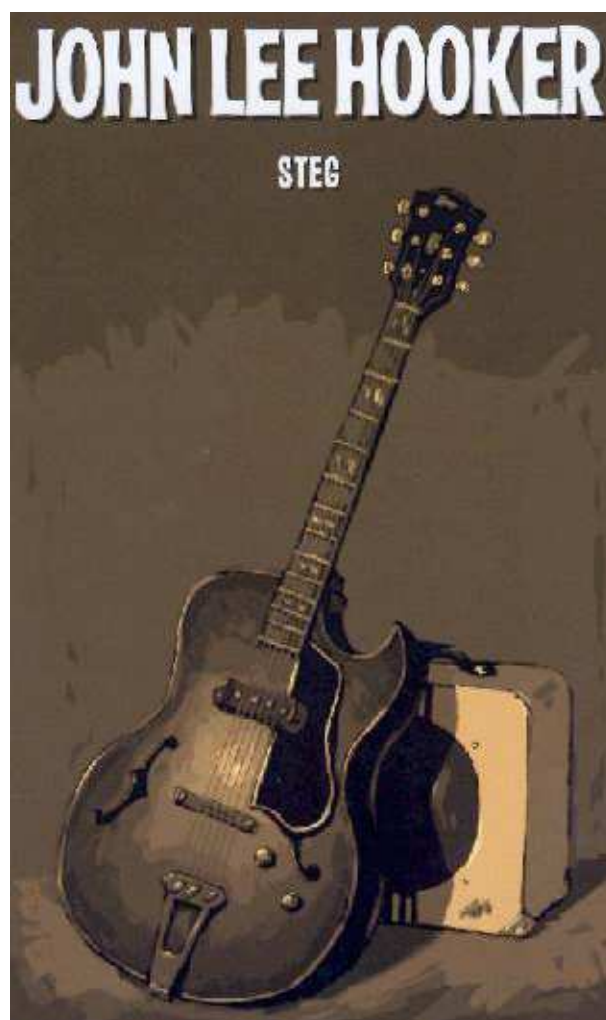


ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

John Lee HOOKER : 1948/1954 (2CD, Nocturne - nocturne.fr)

Une guitare demi-caisse posée devant un ampli de poche, la couverture de cette nouvelle livraison de la collection BDblues de Nocturne est à l'image de la musique de John Lee Hooker, simple, discrète et chargée de symboles. John Lee Hooker, s'il est né dans le delta du Mississippi, à Clarksdale, ville prolifique s'il en est son père Ike Turner et Sam Cooke y ont également vu le jour, et c'est là aussi qu'est situé l'actuel musée du blues (financé entre autres par ZZ Top), si, donc, John Lee Hooker est né au cœur du delta, ce sont quand même les lumières de la ville qui l'attireront très jeune. Comme nombre de ses contemporains le travail agricole en général, et la récolte du coton en particulier, ne l'attire pas franchement, ce qui expliquera ses fugues à répétition dès son plus jeune âge (il n'avait guère plus de 10-12 ans lors de ses premières escapades). C'est d'abord vers Memphis qu'il dirigera ses pas, avant de remonter encore plus au nord, vers Cincinnati, puis Detroit, où il s'établira de manière durable pendant plusieurs années. C'est dans ces villes qu'il va électrifier sa guitare et créer ce style de blues si caractéristique, le boogie, fortement inspiré des rythmes tribaux africains hérités de l'esclavage et de ses chants de travail. Souvent seul avec sa guitare, marquant le tempo avec son pied de manière si puissante que ce martèlement repasse par son ampli, John Lee Hooker joue un blues répétitif, hypnotique, et ouvertement sexuel, avec ce tempo qu'on peut largement assimiler aux battements réguliers du cœur humain. Tout en distorsion le blues de John Lee Hooker est sale, boueux, moite et poisseux. On est loin du blues plus arrangé qui commence à envahir les clubs de la Chicago voisine afin d'attirer une clientèle plus blanche, donc, a priori, plus riche. Cette double compilation s'attache aux premières années de carrière de John Lee Hooker, les 48 titres ayant été enregistrés à Detroit, la quasi totalité le voyant jouer seul, ou avec son vieux complice le guitariste Eddie Kirkland. Il a plus de 30 ans quand il pénètre dans un studio d'enregistrement pour la première fois (du moins si l'on se réfère à son année de naissance la plus généralement admise, 1917, même si un doute planera toujours sur la date réelle, lui-même évoquant souvent 1921, mais c'était très probablement pour se rajeunir un peu, pratique courante à l'époque, notamment pour faire meilleure impression auprès de la gente féminine, et l'on sait que John Lee Hooker n'y était pas insensible, loin de là, et comme, d'autre part, l'état civil au début du 20ème siècle dans les états du sud ne devait certainement pas être un modèle de rigorisme il y a gros à parier que le petit John Lee, comme ses 10 frères et soeurs, n'a pas dû être déclaré dans des formes vraiment réglementaires). En 1948 sort donc son premier simple, couplant "Sally Mae" et "Boogie chillun", sur Modern. "Boogie chillun" lui vaudra d'entrée le succès. Ensuite, entre la fin des années 40 et la première moitié des années 50, John Lee Hooker va aligner une série impressionnante de disques, sur une multitude de labels (dont le prestigieux Chess) et sous au moins autant de noms différents (Texas Slim, Boogie Man, Johnny Williams, John Lee Cooker/Booker, etc). Certains se classeront encore dans les charts ("Hobo blues", "Crawling king snake" ou "I'm in the mood"). En 1952 il adopte définitivement son vrai nom, John Lee Hooker, comme patronyme artistique, et en 1955 il signe avec le label Vee-Jay et enregistrera désormais à Chicago l'essentiel de ses disques. En 1956 ce sera le succès de "Dimples", en 1962 celui de "Boom boom". Entre temps il aura débranché sa guitare pour participer à de nombreuses éditions du festival folk de Newport ou aux tournées européennes de l'American Folk Blues Festival. En 1970 il s'installe à San Francisco et enregistre avec Canned Heat, début d'une longue série de collaborations avec des musiciens qui culminera en 1989 avec l'album "The healer" (un million d'exemplaires vendus). Mais tout ceci est une autre histoire. Cette double compilation ne s'intéresse qu'à l'avant Chicago, période au cours de laquelle John Lee Hooker produit une musique électrique brute de décoffrage, aucunement édulcorée et hautement authentique (de toute façon, les séances d'enregistrement s'enchaînant presque sans discontinuer, il lui aurait été difficile de faire autre chose que ce qu'il faisait le mieux). Une musique venue des tripes d'un homme qui avait appris la guitare sur des cordes tendues au mur de la maison familiale par son beau-père, William Moore, lui-même joueur de blues amateur. Comme tous les volumes de cette collection, les 2 CD sont accompagnés d'une bande dessinée signée Steg (à qui l'on doit aussi l'opus consacré à Ella Fitzgerald), variation sur la vie de John Lee Hooker à Detroit en 1948 quand il lui fallait jongler avec sa double occupation d'ouvrier chez Ford le jour et de musicien dans les bars et les clubs de la ville la nuit. Les heures de sommeil devaient être rares.



INTERNET

Ils sont parisiens, ils ont le nom le plus classieux de la semaine, et ils font un bon rock'n'roll de derrière les soupapes, ce sont les **Plymouth Fury**. Pour en apprendre plus sur eux, c'est ici que ça se passe : www.myspace.com/plymouthfuryfuryfury @@@ Les **Dirteez** ont relooké leur site. Tout ce que vous devez savoir sur eux est là : <http://www.the-dirteez.com> @@@ Le groupe **Boneshaker** est en train d'enregistrer son prochain album, et comme ils sont gentils tout plein y a déjà un titre en écoute sur leur page Myspace. N'hésitez pas à les encourager, histoire qu'ils mettent les bouchées doubles : <http://www.myspace.com/boneshaker64> @@@ Actualité chargée pour les suédois de **Chuck Norris Experiment**, entre les vidéos sur Youtube, les prochains tributes sur "442ème Rue" et "No Balls", la tournée européenne d'octobre prochain, ou l'album acoustique des **Chuckies**, le projet parallèle de Chuck Ransom. Pour en savoir plus sur tout ça, une seule adresse, ensuite faites marcher la page de liens : www.chucknorrisexperiment.com @@@ Eux aussi sont fort occupés à partir du mois d'août, les bretons de **Jellyfuzz**. Aussi, si vous ne voulez rien rater de leurs activités, abonnez-vous à leur newsletter : www.jellyfuzz.com @@@ Alleluiah brothers and sisters ! Y a un nouvel album de **Motorhead** en approche. Si vous êtes trop impatient et que vous voulez tout savoir tout de suite, le site de leur label va vous sauver : <http://www.spv.de/motorhead/kleefeld> @@@ Rock'n'roll et bande dessinée ont toujours fait bon ménage. Donc, si vous voulez vous tenir au courant de l'actualité des petits mickeys, voilà un site qui vous propose de nombreuses chroniques d'albums, ainsi que les dernières news. A mettre dans vos favoris pour le visiter régulièrement : <http://www.bandedessinee.info> @@@ Après avoir joué dans des groupes punk ou rock'n'roll (Bloodmakers notamment), le chanteur italien **Gipsy Rufina** est désormais en solitaire et fait une country-folk alimentée par ses nombreux voyages. Ecoutez-le ici : www.myspace.com/gipsysbroke @@@ <http://www.punkerotic.com>

Geoff Corder est un photographe américain qui s'est spécialisé dans la "marginalité". Son site officiel est le reflet de ses travaux, avec, évidemment, quelques très belles galeries. Dans la première moitié des années 80 il vivait à Austin, Texas, où il a photographié tout ce qui passait comme groupes punks dans la ville (Hickoids, Necros, Black Flag, Meat Puppets, Butthole Surfers, Toxic Shock, etc). Une page est consacrée à ce travail. Puis Corder émigre en Californie, à Los Angeles, où il commence à shooter tout ce qui se passe autour de lui. Il travaille essentiellement en noir et blanc, un noir et blanc très expressif, très graphique. Geoff Corder est un photographe du détail qui, d'insignifiant, devient sujet principal de photos qui ne laissent pas indifférent. Ses galeries proposent ainsi des photos de rues, des portraits décalés (artistes comme Harry Dean Stanton, drag queens, punks, adeptes du body art, anonymes), des paysages crépusculaires, notamment les ghost towns, ces villes abandonnées, très

nombreuses en Californie. Il s'est aussi récemment intéressé à la campagne d'Obama... par le biais des affiches collées par ses militants, ce qui donne parfois des situations assez cocasses, puisqu'il photographie ces affiches dans l'environnement dans lequel il les trouve. Geoff Corder ne se contente pas de proposer ses photos, il explicite aussi certains de ses travaux, instructif évidemment. En anglais.

Diaporamas-a-la-con.com

Vous voulez égayer vos longues soirées d'hiver (c'est bien d'y penser



maintenant), vous voulez agrémenter vos longues journées improductives au bureau, vous voulez faire la joie de ceux qui vous entourent, petits et grands ? Ce site est pour vous avec ses centaines de **PPS**. Répartis en rubriques il y en a pour tous les goûts : Homme/Femme (un grand classique), Travail/Bureau (ou comment s'occuper les mains à défaut des neurones), Fausses pubs (souvent à mourir de rire), Alcool (toujours très prisé), Insolites, Blagues (ou comment revisiter les aventures des blondes ou de Toto), Informatique (vous savez ce truc qu'on aime détester), Actualité (Sarko y est souvent présent, faut dire que c'est un excellent VRP du ridicule), Voitures, Sports, Animaux (ils sont souvent si humains), et, last but not least, certainement la rubrique qui doit cartonner le plus, celle réservée aux Adultes, de l'érotique soft au porno hard chacun devrait y trouver son bonheur. La plupart ne sont pas très lourds à télécharger, vous pourrez ainsi les envoyer à tout votre carnet d'adresses, le rire n'est-il pas communicatif ? En français.

<http://www.TheEyeliners.com>

Le site est en ce moment en reconstruction, mais ça ne peut pas vous empêcher d'en garder l'adresse dans un coin. Il s'agit du site officiel des **Eyeliners**, un groupe originaire d'Albuquerque, Nouveau-Mexique, composé de 3 filles, du moins à l'origine puisque depuis quelques temps Laura, qui était la batteuse et la chanteuse du trio, a décidé de ne se consacrer qu'au chant, et qu'elles font donc appel à quelques batteurs de leurs amis pour les épauler en concert. Ils sont ainsi 3 ou 4 cogneurs, tous membres d'autres groupes, à les rejoindre en fonction de leurs disponibilités. Les Eyeliners sont les filles putatives des Ramones, faisant un pop-punk frais, roboratif, énergique et mélodique à souhait. En gros c'est comme si elles chantaient des chansons d'amour pour pilotes de dragsters. Ca dépeut sévère mais ça reste jouissif en diable. Le site propose une courte bio, une galerie de photos en slideshow, 2 vidéos, 3 albums en téléchargement payant, et une page merchandising (disques, t-shirts) mais réservée uniquement aux résidents américains. Vous devrez donc faire appel à vos potes outre-Atlantique, si vous en avez, pour vous fournir. Site en anglais bien sûr.

<http://www.fleshtones.org>

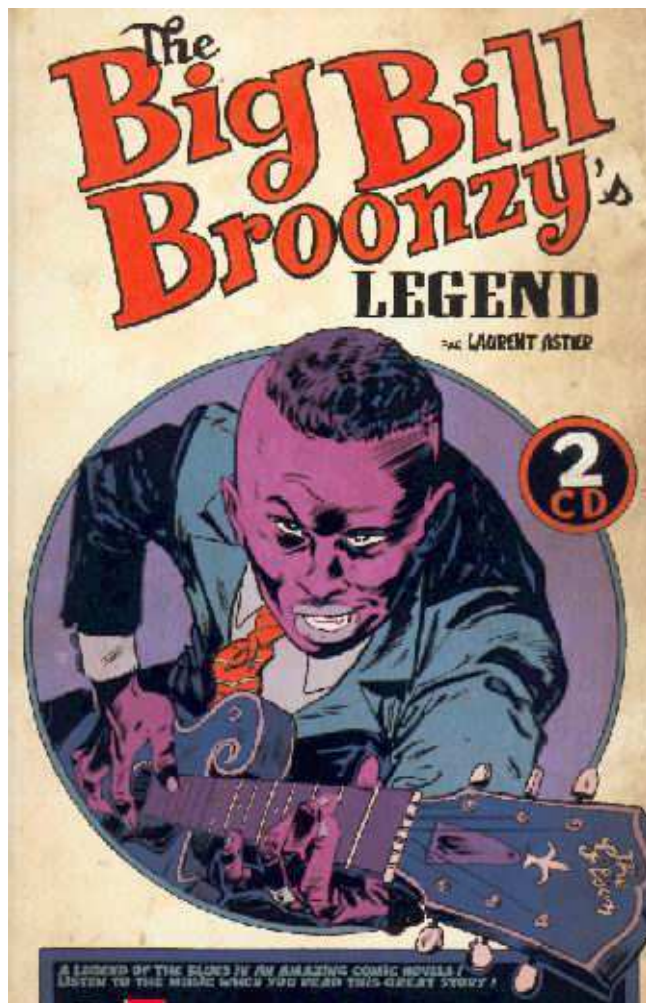
Depuis 1976 les **Fleshtones** propagent la bonne parole du garage à travers le monde. La France a d'ailleurs une relation privilégiée avec le groupe new-yorkais puisqu'on se souvient que le premier live du groupe avait été enregistré à Paris, ainsi qu'un récent DVD, au Trabendo, sans parler d'un maxi 25cm sur lequel le groupe accompagnait l'ex Dogs et actuel Wampas Tony Truant. Ce site est essentiellement consacré aux news du groupe (on y apprend par exemple qu'ils sont en train d'enregistrer un album de chansons de Noël, exercice très prisé aux USA, tout le monde ayant, à un moment ou à un autre de sa carrière, souscrit à la tradition). Mais il y a aussi des MP3 et des lives à télécharger, quelques belles galeries de photos, et une page de liens fort affriolante. Petit plus non négligeable, un clic permet un affichage plus gros des textes pour les mal-voyants. En vous enregistrant sur le site vous pourrez également avoir accès au forum. En anglais.



Big Bill BROONZY : 1930/1956 (2CD, Nocturne)

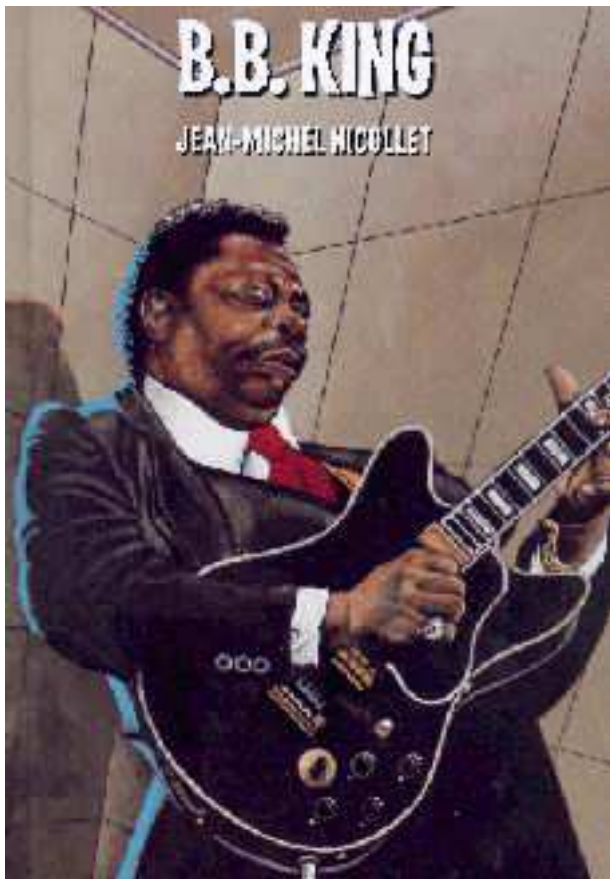
Sans y être forcément prédestinés certains humains (de race homo sapiens sapiens comme chacun sait) connaissent parfois des destins hors du commun. Prenez le petit William Lee Conley Broonzy par exemple, normalement il avait tout pour végéter et pourrir au fin fond du delta du Mississippi sans que ça n'émeuve vraiment personne. Il sera pourtant présenté, dans les années 50 en Europe, comme le "dernier bluesman vivant", ce qui n'était pas loin d'être la vérité pour le public européen de l'époque. Il était alors presque au terme d'une vie que quasiment aucun de ses compatriotes n'aurait même osé imaginer. Le futur Big Bill naît en 1893 en même temps qu'une soeur jumelle. Ses parents, probablement nés esclaves, ou, en tout cas, avant que l'esclavage ne soit aboli aux USA, auront 21 enfants au total, dont 16 survivront. C'est grâce à l'un de ses oncles, Jerry Belcher, qu'il apprend le violon à l'âge de 10 ans. La musique ne le lâchera plus, lui permettant de mettre un peu de lard dans ses haricots. Après la première guerre mondiale (au cours de laquelle il aurait peut-être été envoyé combattre en Europe, mais rien n'est moins sûr), il s'installe à Chicago. On est en 1920 et c'est le point de départ d'une carrière qui, de rencontres en coups de chance, va faire de Big Bill Broonzy l'une des légendes du blues américain. Dans la Windy City il va poser, avec quelques autres musiciens, les fondations de ce qui deviendra le son Chicago blues. C'est à partir de cette date qu'il va croiser la route de quelques grands noms du blues, Lonnie Johnson, Roosevelt Sykes, Papa Charlie Jackson (le joueur de banjo va le persuader d'abandonner le violon au profit de la guitare, tournant décisif pour Big Bill) - c'est cette rencontre qui est racontée dans la partie BD de ce coffret, tradition initiée par Nocturne - Tampa Red, Frank Brasswell (avec qui il forme les Famous Hokum Boys), Memphis Minnie, Jazz Gillum, Washboard Sam (son demi-frère), Lil Johnson, Blind John Davis, etc... A la fin des années 30 il monte un orchestre incorporant quelques cuivres et se tourne vers une musique plus jive, plus rhythm'n'blues. En 1938 il bénéficie d'un extraordinaire concours de circonstance quand il se retrouve sur la scène du prestigieux Carnegie Hall de New York lors du fameux concert "From spirituals to swing" organisé par le producteur John Hammond. Il n'aurait jamais dû faire partie de ce programme, mais John Hammond le prend pour remplacer un autre bluesman, décédé peu de temps auparavant, Robert Johnson. Big Bill Broonzy saura profiter de ce formidable coup de projecteur, notamment lors de ses futures tournées européennes. A partir de là il jouera fréquemment dans les clubs blancs et intellectuels de New York. En 1939 il électrifie sa guitare, et compose la chanson "Just a dream", dont les premiers vers serviront, plusieurs années plus tard, à Martin Luther King pour son fameux discours "J'ai fait un rêve...". Une nouvelle fois Big Bill entre dans l'histoire. La liste des gens avec qui il joue continue à s'étoffer, Sonny Boy Williamson (John Lee, le premier du nom), Lil Green, Memphis Slim, Woody Guthrie, Pete Seeger, Leadbelly, Sonny Terry & Brownie McGhee. C'est d'ailleurs au contact de ces pionniers du revival folk que Big Bill revient au country-blues de ses origines, en ressortant sa guitare acoustique. En 1951 il effectue sa première tournée européenne. A Paris il enregistre même quelques-uns de ses anciens morceaux, ainsi que des traditionnels. Jusqu'en 1957 il va multiplier les tournées à travers le monde (outre l'Europe il jouera également en Amérique du Sud, en Afrique ou en Australie, là encore il s'agira quasiment de premières). C'est au cours de ces incessants va et vient entre l'Amérique et l'Europe qu'il va commencer, avec le critique belge Yannick Bruynoghe, la rédaction d'une sorte d'autobiographie (déjà pas banal comme démarche, et encore moins quand on sait que Big Bill n'a appris à écrire qu'en 1950 !). Parallèlement il va aussi multiplier les séances de studio en Europe, et notamment à Paris, et voir aussi quelques-uns de ses concerts enregistrés en direct. A sa mort en 1958 il est de loin le bluesman américain le plus populaire en Europe, précédant en cela de plusieurs années ceux qui, au début des 60's et dans la foulée du renouveau dû au british blues boom, se retrouveront embarqués dans les tournées de l'American Folk Blues Festival. Un destin comme on n'en voit qu'en littérature ou au cinéma. Ce coffret retrace, en 48 titres, toute la carrière discographique de Big Bill Broonzy, de 1930 à New York (faisant donc l'impasse sur les premières séances de la toute fin des années 20, mais la toute première, en 1926, semble, à ce jour, définitivement perdue) à 1956 à Chicago, incluant 4 titres mis en boîte à Paris en 51 et 52. On voit son style évoluer du country-blues rugueux vers un Chicago blues primitif, puis vers un jive précurseur du rhythm'n'blues, avant de revenir vers un folk-blues qui le fera passer à la postérité. A noter d'ailleurs que, au fur et à mesure de ces évolutions, il ne tournera jamais définitivement le dos à tous ces styles, passant allégrement de l'un à l'autre au fil des concerts, des séances studio ou des engagements. C'est d'ailleurs ce qui lui vaudra, à titre posthume, au début des années 60, une sorte de désaffection du public européen qui venait alors de découvrir d'autres grands bluesmen qui lui paraîtront plus "purs" musicalement. Big Bill Broonzy sera

souvent, alors, qualifié d'opportuniste lors de son virage folk-blues new-yorkais. A tort évidemment, mais le public intellectuel et étudiant de l'époque était si préoccupé d'"authenticité" qu'il eut souvent des réactions assez intégristes en la matière, et, en cela, la "futilité" supposée du rhythm'n'blues semblait ne rien avoir à faire avec la dimension sociale et politique du "vrai" blues.



442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (45rpm 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 6,5 Euros pc
- RUE 002 = **Jocj SKIDMORE** (45rpm 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 6 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (45rpm 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 6 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (45rpm 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 6 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (45rpm 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 6 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (45rpm 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 6 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (33rpm 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (45rpm 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 6,5 Euros pc
- RUE 010 = **Jocj SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (45rpm 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 6 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (45rpm 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 014 = **HOLY BAT MUSIC - A TRIBUTE TO BATMAN** (33rpm 16 tracks)
16 bands helping the Gotham Knight - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (45 rpm 3 titres)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 6 Euros pc



B.B. KING : 1950/1962 (2CD, Nocturne)

Loin de l'authenticité rurale du country-blues acoustique, loin de la dureté âpre et électrique du Chicago blues, B.B. King sera celui qui, en mâtinant son blues de multiples et diverses influences, va définitivement l'inscrire dans ce grand conglomérat qu'est, depuis un demi-siècle, la musique populaire nord-américaine. Comme le fera 20 bonnes décennies plus tard un certain Bob Marley en adaptant son reggae aux goûts du public blanc, et en lui donnant, de fait, une audience mondiale, B.B. King s'entourera, dès ses débuts, d'un orchestre où la guitare, finalement, ne sera qu'une des nombreuses composantes, au milieu des claviers et des cuivres (voire même parfois, mais assez rarement fort heureusement, une section de cordes). C'est tellement vrai que, si la guitare de B.B. King assure la plupart du temps l'attaque des morceaux, et si elle les enjolive de soli fluides et distingués, elle n'est quasiment jamais présente lorsque le maître se met à chanter. Si B.B. King est un excellent chanteur, et un non moins excellent guitariste, il n'est que rarement les 2 à la fois. En fait le blues de B.B. King doit au moins autant à ses aînés (Bukka White) et à ses contemporains (John Lee Hooker) qu'au jazz (Charlie Christian) ou au rock (Stones, Clapton, U2), quand ce n'est pas carrément au genre crooner. C'est cette capacité à fédérer autant de styles qui font de B.B. King la star incontestable du genre, encore aujourd'hui, alors qu'il a plus de 80 ans. D'ailleurs le premier CD de ce coffret est entièrement consacré aux titres qu'il a classés dans les charts rhythm'n'blues (et parfois pop) américains. 22 au total entre 1951 et 1967, la plus mauvaise place étant la 34ème ("Rock me baby" en 1964), mais on compte quand même 4 n°1, 9 Top 5 et 16 Top 10, excusez du peu. Et c'est bien là qu'opère la magie de B.B. King, car ce genre de blues, policé, édulcoré, calibré pour le public blanc, chez n'importe qui d'autre que lui, ferait fuir n'importe quel puriste normalement constitué. Pas lui. Sa force réside justement dans le fait qu'il arrive à faire passer autant de sentiments et de passion dans des arrangements qui, a priori, n'en génèrent pas tant d'habitude. N'a-t-on pas coutume de dire que Lucille, sa célèbre Gibson, est littéralement douée de la parole, tant il arrive à la faire s'exprimer sous ses doigts agiles. Faut dire aussi que, loin de profiter de sa gloire, et de la notoriété et de l'argent qui vont avec, B.B. King passe son temps sur la route, vivant littéralement dans son tour-bus. La légende veut que pour la seule année 1956, par exemple, il ait donné quelque chose comme 342 concerts (soit 24 jours off seulement, c'était une année bissextile). Ces derniers temps, bien qu'il soit assez malade (il souffre de diabète), il donnerait encore dans les 200 concerts annuels. Bigre ! Etonnez-vous, après ça, qu'il soit probablement le bluesman le plus connu du vulgus pequam, soit le chaland lambda qui ne s'intéresse pas plus que ça à la musique, et donc

encore moins au blues. Ce coffret lui rend un vibrant hommage, avec un second CD consacré aux reprises ou aux morceaux fortement inspirés, qu'il s'agisse de blues pur et dur (Leroy Carr, Blind Boy Fuller, Lowell Fulson, Blind Lemon Jefferson, Elmore James), de rhythm'n'blues (Louis Jordan, Charles Brown, Wynonie Harris), de gospel, de country (Delmore Brothers) ou de jazz. La BD, traditionnelle dans cette collection, est signée Jean-Michel Nicollet dont le graphisme si expressif, restitue parfaitement l'évocation de la vie et de la carrière de Blues Boy "B.B." King.

B SOUL ALL STARS : Country girl (LP, B-Soul - 73230 La Fougère) The SLOW SLUSHY BOYS : The duck/The worm (SP, Butterfly Records - www.butterfly-records.com)

Second album des B Soul All Stars, le plus jamaïcain des groupes français, et inversement. Mais quand je dis jamaïcain, je ne parle pas de reggae pour le coup, mais de ce qu'il y eut avant, et notamment dans les 60's, quand l'île suait salement sous les déhanchements lascifs d'un blue-beat qui intégrait, au passage, les débordements émotionnels de la soul américaine. Tout ça donnait une musique à forte valeur ajoutée dansante, skankante et vibrante de phéromones. Et la moindre des qualités des B Soul All Stars n'est pas d'avoir su retrouver, 40 ans plus tard, dans les montagnes alpêtres, cet esprit qui présidait alors à la composition de 45t tous plus magiques les uns que les autres, tous plus sensuels et charnellement mystiques. Car les B Soul All Stars, s'ils font, évidemment, dans la reprise millésimée et bien sentie (Jackie Mittoo, Max Romeo, les Isley Brothers, les Paragons, entre autres) n'en inscrivent pas moins sur leurs tablettes quelques originaux de facture largement aussi chantournée. On les sent amoureux du genre les B Soul All Stars, sinon comment expliquer qu'ils parviennent à rendre avec autant de précision, de charisme et de groove une musique qui ne les a quand même pas biberonnés dès le berceau. Ce disque sent les dance-floors enfumés aussi bien que les studios à ciel ouvert, les bouges imbibés aussi bien que les trottoirs des ghettos, il sent une authenticité au moins aussi légitime que celle de faire du reggae dans les usines capitonnées de Los Angeles ou les bunkers aseptisés de Nassau. La terre battue d'une ferme savoyarde vaut bien celle des rues de Kingston, le reste n'est qu'affaire de tripes et d'âme. Restons en famille avec les Slow Slushy Boys et retrouvons Benny Gordini et Teen Axel, ci-devant père et fils à la ville et chanteur et claviers à la scène, pour un nouveau 45t du groupe le plus furieusement groovy de la planète garage. 2 reprises au programme, "The duck" de Jackie Lee et "The worm" de Bill Doggett, pour un affrontement fermier passé à la moulinette godzillesque. Qui du canard ou du ver va cramer l'autre à grands coups de rayons laser et d'éructions atomiques ? D'un côté un "duck" au dandinement méchamment rhytm'n'blues sous des dehors cuivrés qui ne sont pas sans nous rappeler les éclatantes nuits de Memphis et de Stax. De l'autre un "worm" d'aspect beaucoup plus cryptique dont les pulsations organistiques nous ramènent à la glaise primale et à la rugosité d'un terroir urbain pregnant. Alors, magret ou friandise à mezcal ?

